

Ma vie comme un été. Françoise Mainville-Desjardins. Montréal, Fides, 1988. 143 pp., 9,95\$ broché. ISBN 2-7621-1411-X.

Pour son seizième anniversaire, le 8 juin 1974, Geneviève se fait un cadeau spécial: un carnet à couverture rouge sur laquelle elle écrit solennellement son nom et, pour le protéger des curieux, la mention PERSONNEL. Au cours des six ans qui incluent ses années d'études dans un Cégep de Montréal et à l'université ainsi que le début de son travail de psychopédagogue, ce journal sera son confident le plus intime qu'elle compare même à une grande sœur.

Tirailée entre l'enfance et la vie adulte, Geneviève, en écrivant son journal, peut enlever tous les masques et se livrer à la recherche d'elle-même.

Ce roman s'adresse aux adolescents à partir de 14 ans qui pourraient facilement s'identifier à Geneviève et apprécier les expériences qui jalonnent sa vie d'adolescente: la recherche de son premier emploi d'été, celui de vendre des hot dogs toute la journée; la transition de l'école aux défis stimulants et intimidants du Cégep; la rébellion contre les contraintes imposées par ses parents malgré tout compréhensifs; les premiers pas timides vers l'amour; la tentation de la drogue qu'elle rejette par refus d'un certain conformisme et par un désir de maintenir sa lucidité. Mais Geneviève est surtout marquée dans son adolescence par la lutte de sa meilleure amie contre le cancer, une lutte qui lui montre autant la force de la vie que sa fragilité.

A l'université, Geneviève découvre très tôt sa vocation de psychopédagogue et s'applique à ses études avec acharnement afin de s'assurer un travail qui puisse la combler. A cette époque aussi, elle connaît son premier amour sérieux mais c'est avec difficulté qu'elle essaie de concilier sa vie sentimentale avec son dévouement d'abord à ses études et plus tard à son travail de psychopédagogue. Toujours fidèle à sa personnalité entière, Geneviève se consacre de tout son cœur à améliorer la condition de vie des jeunes enfants atteints de problèmes psychologiques sérieux.

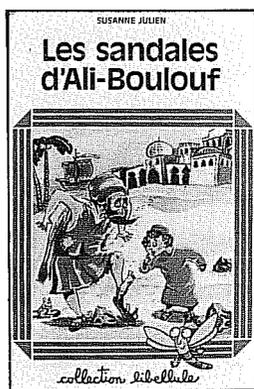
Le contexte québécois de ce roman est assez marqué, Geneviève étant très consciente de son identité de Québécoise. Par exemple, en écrivant son journal pendant un week-end dans un centre de yoga, elle critique un instructeur qui avait échangé son nom québécois pour un nom indien, puisqu'elle considère qu'on peut développer sa conscience spirituelle sans renier son identité culturelle. Cependant, il est curieux de noter que, malgré un passage très nationaliste inspiré par la fête de la Saint-Jean Baptiste et malgré le travail

bénévole qu'elle avait fait pour le Parti Québécois à un moment donné, Geneviève passe sous silence la prise du pouvoir par les péquistes en 1976 ainsi que le débat sur le référendum en 1980.

Comme pour refléter le tiraillement entre deux âges chez Geneviève, le style de ce roman hésite entre un langage désinvolte d'adolescent et un style plus sophistiqué et imagé dont Geneviève se sert pour exprimer ses sentiments les plus profonds. Pour aimer ce roman, il faut en aimer le fil conducteur, la personnalité de Geneviève, qui, malgré l'air de supériorité qu'elle assume parfois, possède une tendresse et une intensité qui la rendent attachante.

Kathleen L. Kellett est inscrite au programme de doctorat en lettres françaises à l'Université de Toronto.

DE LA MORALE ÉCOLOGIQUE, OU L'UTILITÉ PUBLIQUE DE L'AL-CHIMIE



Les sandales d'Ali-Boulouf. Susanne Julien. Illus. Jean-Paul Eid. Saint-Lambert, Héritage, 1988. 64 pp., 4,95\$ broché. ISBN 2-7625-4019-4.

Le titre de cet ouvrage, complété par illustration de couverture, propose aux lecteurs à la fois un cadre exotique et la banale difficulté d'une courroie de sandale qui se brise. Ce deuxième livre de Susanne Julien, évocateur de l'univers des *Mille et une nuits*, emprunte aux célèbres contes arabes non seulement leurs décors levantins (le désert, le marché, le palais du calife) mais aussi leçons morales et sociales de plus grande portée.

Ali-Boulouf est un avare, dans la tradition des personnages de Molière et Balzac. Comme tous ses congénères, il déforme des vertus ordinaires telles la simplicité, l'économie et la mesure, en les poussant à l'extrême. Chez Ali-Boulouf, tous les signes extérieurs contribuent à son apparence de dénuement: de vieux vêtements rapiécés, la bicoque délabrée qu'il habite avec son neveu Moulik, et surtout son odeur, celle d'"un vrai sac à ordures ambulant" (11). Ces caractéristiques rebutantes, et surtout la dernière, qui résume de façon métonymique toutes les autres, renforcent la solitude volontaire de cet égoïste qui "se moque bien des murmures qu'il provoque autour de lui" (11). Comme Félix Grandet, il ne se permet qu'un seul plaisir: la contemplation nocturne de l'or qu'il tient caché chez lui dans un lieu sûr, fermé à double tour.